

Jean-Claude Marcel

ÉVADÉ DE FRANCE
PAR USTOU

Le périple de Jean Le Goff en 1942-43



Récit

Éditions JCM

Jean-Claude Marcel

ÉVADÉ DE FRANCE
PAR USTOU

Le périple de Jean Le Goff en 1942-43

Récit

Éditions JCM

NOTE DE L'AUTEUR

C'est en approchant de la fin de sa vie¹ que Jean Le Goff m'a raconté, en 2014, l'histoire de son évasion de France, vécue en 1942-43. J'en ai fait un récit qui fut alors l'objet d'une édition privée, destinée à son cercle familial.

Il se trouve qu'à peu près à cette époque, s'est ouvert, à Saint-Girons, en Ariège, sur les lieux même où Jean était passé en 1942, un "Musée du Chemin de la Liberté".²

Ce musée est précisément dédié aux passages clandestins des Pyrénées lors de la seconde guerre mondiale pour s'évader de la France occupée... Il est le fruit d'un impressionnant travail de mémoire. Avec l'accord de Jean, un exemplaire du document écrit en 2014 a été donné au Musée³. Ainsi, ce récit constitue désormais un témoignage pour l'Histoire.

Cela étant, nous pensons qu'au-delà du cercle familial de Jean Le Goff, qu'au-delà du public appelé à visiter le Musée de Saint-Girons, il serait bon que ce témoignage soit accessible à toutes les personnes intéressées par cette page d'Histoire.

Cette raison nous a conduit à réaliser la présente édition du récit "Évadé de France par Ustou".

*Jean-Claude Marcel
Ramonville (Haute-Garonne), Juin 2021*

¹ Jean Le Goff est décédé en janvier 2020.

² Dans l'ancienne gare, Avenue Aristide Bergès, 09200 Saint-Girons. Site internet : www.chemindelaliberte.fr/le-musee

³ Par une lettre du 2 octobre 2019 au Président de l'Association *Le Chemin de la Liberté*, qui est à l'initiative de la création du Musée.

NOTE INTRODUCTIVE
DANS L'ÉDITION PRIVÉE DE 2014

Lorsque j'ai eu connaissance du parcours de Jean Le Goff, évadé de France par la montagne ariégeoise alors qu'il était "Enfant de troupe" et n'avait pas dix-huit ans, son histoire m'a intéressé à plusieurs titres.

D'abord, le village d'Ustou, qui est le point de départ de son évasion, est tout proche de mon village de Biert, dans l'Ariège. Dans ce village, j'ai eu, ces dernières années, à mettre sur pied des conférences, présentations d'ouvrages, films... sur le thème des évasions et des passeurs. Une des voies pratiquées passait par notre canton de Massat. Je fus donc naturellement intéressé, et un peu intrigué, par la voie d'Ustou, que je ne connaissais pas.

Et puis l'histoire de Jean recoupait celle de mon propre père : tous deux sont passés par Casablanca, où ont été constituées et équipées les forces qui ont débarqué en Corse, puis en Provence en août 1944.

Enfin, le randonneur que je suis s'est trouvé ému à la pensée d'avoir, lors de ses promenades du côté du cirque de Cagateille ou de l'étang de La Hilette, mis ses pas dans ceux des fugitifs d'alors... qui ont écrit une page d'Histoire à une époque où moi j'avais quatre ans.

Que Jean soit remercié pour avoir bien voulu, sur ma demande, retrouver les chemins de sa mémoire, et raconter son évasion de France par la vallée d'Ustou, en 1942.

Jean-Claude MARCEL
Mai 2014

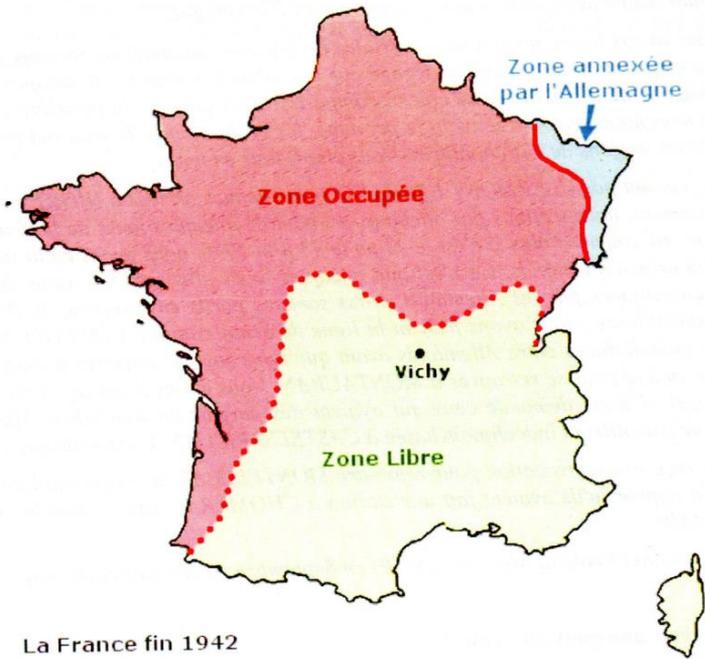
ÉVADÉ DE FRANCE PAR USTOU

L'ENFANT DE TROUPE

Jean est né le 19 Janvier 1925 à Saint Denoual (Côtes-du-Nord). Après l'école primaire, son père, gendarme, oriente sa scolarité vers une école d'Enfants de troupe. Jean n'a pas spécialement la fibre militaire ; son maître d'école préconisait plutôt pour lui une carrière dans l'enseignement. Mais, pour un fils de gendarme, comme pour tous les enfants de militaires, la filière des écoles d'Enfants de troupe est très appréciable : c'est d'abord une prise en charge complète par l'État des études, avec vie en internat, suivie de l'assurance d'un emploi dans l'Armée. En fin de 3^e, les garçons sont orientés, soit vers l'école d'Autun en vue d'y préparer les concours aux Grandes Écoles, soit vers un "Peloton d'armes" pour y attendre l'âge fatidique de 18 ans, âge auquel on peut en France, légalement souscrire un engagement dans l'Armée.

Jean entre donc en octobre 1938 (trois mois avant ses 13 ans) en classe de 6^e à l'École Militaire Préparatoire (EMP) la plus proche de sa région d'origine, qui est celle des Andelys, dans l'Eure, près de Rouen.

En 1939 survient la Guerre. Pour l'EMP des Andelys la scolarité se déroule, tant bien que mal, jusqu'à l'armistice du 17 juin 1940, qui coupe la France en deux : une zone occupée par les Allemands (en gros la moitié Nord-Ouest de la France) et la zone dite "libre" dont la capitale est Vichy.



La France fin 1942

Le Gouvernement de Vichy décide de replier en zone libre les EMP situées en zone occupée. En effet, dans l'optique de l'époque, l'occupation par les Allemands d'une moitié du pays, ne supprime pas le besoin d'une armée pour la défense la zone libre et de l'empire colonial, encore intact. Cette armée, qui sera appelée l'Armée d'armistice, bien que limitée à 100.000 hommes, continue d'avoir besoin de structures de formation, d'où la nécessité d'avoir toutes les EMP en zone libre.

Pour l'Ecole des Andelys, le repli sera Béziers. De fait, après une tribulation passant par Niort et Montauban, encadrement et élèves de l'EMP des Andelys s'installent à Béziers en septembre 1940.

C'est donc à Béziers que Jean poursuit sa scolarité d'Enfant de troupe : il y passe les années scolaires 1940-41 (classe de 4^e), puis 1941-42 (classe de 3^e). Mais en fin de 3^e, il ne fait pas partie de la minorité d'élèves retenus pour aller à l'école d'Autun en vue préparer les concours des "Grandes Ecoles". Son sort est alors fixé : il s'engagera comme soldat. Mais pour cela il doit attendre l'âge de 18 ans, c'est-à-dire le 19 janvier 1943.

En octobre 1942, il rejoint donc son école, maintenant installée à Béziers pour la rentrée scolaire, mais il n'y reste pas longtemps car il n'a plus d'études à y faire : il s'agit simplement pour lui d'attendre janvier 1943 : "*plus que quelques mois à tirer*"... Après une dizaine de jours, il est dirigé vers le Centre d'Éducation Bayard à Audinac-les-Bains, en Ariège, près de Saint-Girons, spécialement créé en octobre 1941 par le Secrétariat d'Etat à la Guerre du Gouvernement de Vichy, comme centre destiné à accueillir et former des jeunes Français (pas seulement les Enfants de troupe) désireux d'incorporer des structures militaires : Armée, Gendarmerie...

Extraits de la page consacrée

au Centre Bayard d'Audinac-les-Bains

sur le site internet de l'Association des Anciens Enfants de troupe

(www.aet-association.org/aet/ecoles/ecoles_disparues_france/7)

Les écoles [d'Enfants de troupe] devaient garder jusqu'à la date de leur engagement les élèves non admis à l'École d'Autun rattachée à Valence. Cette obligation posait rapidement quelques problèmes. En effet, pour les commandants d'école, cette charge supplémentaire n'était pas accompagnée d'effectifs cadres ou instructeurs particuliers. De plus aucun programme spécifique n'était prévu. Les élèves suivaient quelques cours et un peu d'instruction militaire séparés de corvées en attendant leurs 18 ans. Le bureau instruction de l'état-major des armées de l'État Français fit créer, en octobre 1941, le Centre d'éducation Bayard d'Audinac-les-Bains pour accueillir ces élèves...

.....

Le Centre accueillait les élèves des établissements d'éducation et, aussi, pouvait recevoir des *"jeunes gens âgés de 17 à 18 ans, en instance d'engagement et offrant toutes les garanties intellectuelles, physiques et morales"* pour les *"former avant leur incorporation effective dans l'armée"*.

AUDINAC-LES-BAINS



Voici donc Jean arrivant dans ce Centre d'éducation Bayard, ancien hôtel pour curistes reconverti en centre de formation pour jeunes destinés à une carrière militaire

Dans l'esprit du premier directeur du Centre (le capitaine Bié), la mission du Centre est de former des cadres motivés pour relever la France après sa défaite.¹



¹ Le capitaine Bié sera inquiet dès que les évasions par Ustou seront connues des autorités : il sera arrêté et interné ; il s'évadera et réussira à rejoindre la France Libre.



Plaque figurant sur la stèle érigée
à Audinac-les-Bains (commune de Montjoie-en-Couserans)



Au Centre Bayard point de cours théoriques, à part les séances d'éducation civique et morale, mais essentiellement des activités physiques, sportives et manuelles, beaucoup de vie en plein air... Les pensionnaires, dont le nombre avoisine 300 en fin 1942 sont appelés, non pas "élèves", mais "cadets". Ils ne sont pas regroupés en cycles de formation, mais en Groupes définis en fonction de la date à laquelle ils auront 18 ans. À l'intérieur du Groupe, des équipes de douze, ayant pour chef l'un d'entre eux. Au programme figurent des stages de montagne et de ski, car nous sommes au pied des Pyrénées : depuis Audinac on voit les cimes enneigées...



À vol d'oiseau, le Train d'Ustou est à douze kilomètres de la frontière

LE TREIN D'USTOU

Peu de temps après son arrivée au Centre Bayard, vers le 15 octobre 1942, Jean est dirigé, avec son Groupe, vers Ustou, village de montagne¹ situé à une trentaine de kilomètres au sud de Saint-Girons, pour y effectuer un stage de sports de montagne. Les cadets sont hébergés dans un hameau appelé "Le Trein d'Ustou".



L'entrée du hameau Le Trein d'Ustou, en venant de Saint-Girons. Au loin, La chaîne frontière.

¹À l'époque 1100 habitants, aujourd'hui 300.

Nous sommes dans un univers de fond de vallée. Jean, le Breton, n'a jamais fait de montagne. On le dote d'un sac à dos à armature rigide, que connaissent bien les scouts et les montagnards, de bonnes chaussures, d'un bâton ferré... À part cet équipement, Jean porte toujours son uniforme d'Enfant de troupe, avec son allure militaire et ses boutons brillants...

Bien plus tard, Jean retournera au Trein d'Ustou, mais ne retrouvera pas le lieu du stage : il a le souvenir d'une grande bâtisse en dur, à côté d'une caserne de douaniers désaffectée...

Ici on est entre Cadets. On est loin du Centre d'Audinac et de son encadrement. L'ambiance est plutôt celle d'un camp scout. En dehors des courses en montagne, on a toute latitude d'aller et venir.

On a des contacts avec les gens du pays, surtout avec les jeunes.



Source de la photo :

Histoire du Centre d'éducation Bayard à Audinac-les-Bains
par le colonel (H) Robert Travaillot.

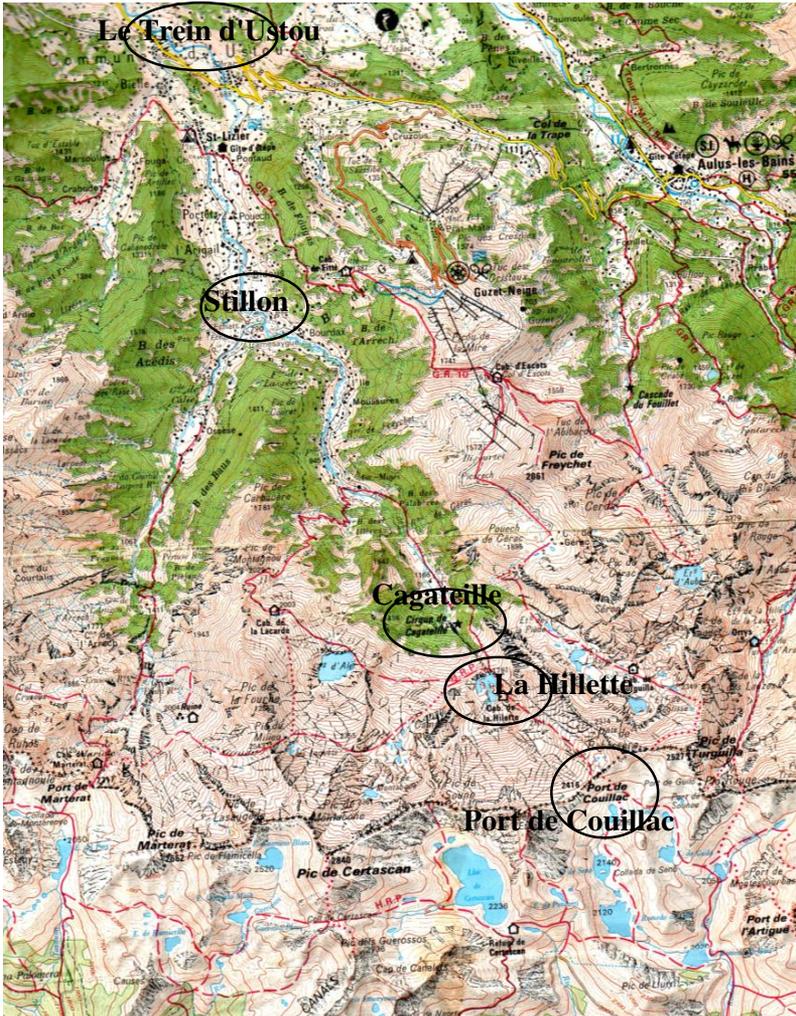
Ouvrage disponible par Internet : site lulu.com

à télécharger ou commander : entrer le nom de l'auteur
(*Travaillot*) ou le thème (*Audinac*).

Ici, au Trein d'Ustou, on est loin du fracas de la guerre, mais, pour Jean, comme pour ses camarades, la défaite de la France en 1940, deux ans déjà ! a laissé un goût amer... L'idée de rejoindre ceux qui ont décidé de continuer le combat est dans les esprits... Chacun a sa motivation : c'est d'abord le refus de s'engager dans l'Armée de Vichy ou dans la Milice, car c'est bien de cela qu'il s'agit : ils sont Cadets au Centre d'Audinac qui a été créé spécialement à cette fin...

Certains cadets, comme Jean, veulent obstinément rejoindre De Gaulle et la France Libre. D'autres encore rêvent d'aller en Amérique car il paraît qu'on y forme des pilotes... C'est à proprement parler un désir patriotique qui anime ce groupe d'une cinquantaine d'anciens Enfants de troupe. Et, voyant les crêtes en face d'eux qui sont la frontière, ils réalisent que ce n'est pas un rêve hors de leur portée...

Jean ne se souvient pas quel est le copain qui a le premier parlé de passer en Espagne. Après un mois de sorties en altitude, ils commencent à connaître cette montagne, et savent que la frontière est à une dizaine d'heures de marche, tout au bout de sentiers qu'ils pratiquent quotidiennement...



Depuis Ustou (760 m d'altitude) deux voies conduisent vers l'Espagne. L'une passe par le Port de Marterat (2.217 m)¹. C'est d'abord un chemin, puis un sentier bien marqué, voie traditionnelle d'échanges entre le Couserans² et le Pallars³.

Une autre voie passe par le port de Couillac⁴ (2.416 m). Un sentier mène au cirque de Cagateille puis à l'étang de la Hilette ; ensuite il n'y a pas de sentier : c'est du "tout-terrain" ; il faut marcher à vue en terrain difficile.

C'est cette voie qui sera empruntée... Elle est évidemment plus "discrète" du fait qu'elle n'est pas en sentier de bout en bout.

¹ Les Espagnols l'appellent Port de Tavascan.

² Le Couserans est la partie occidentale du département de l'Ariège, de tradition et de langue gasconnes ; la partie orientale est l'ancien comté de Foix, de tradition et de langue languedociennes.

³ Le Pallars est un ancien comté, faisant partie de la province de Lerida, en Catalogne.

⁴ Quelquefois orthographié *Couillaç* ; localement, on prononce *Couillatch*.

Voici comment ces évènements sont relatés dans l'Article
"AUDINAC-LES-BAINS, LE CENTRE D'EDUCATION
BAYARD" OU "L'ECOLE OUBLIEE"
de Pierre COSSARD ex secrétaire général
de l'association des A.E.T. (Anciens Enfants de troupe)

Dès la fin novembre 1942, quelques cadets, profitant du stage de montagne à Ustou, passèrent la frontière espagnole pour rejoindre les Forces Françaises Libres. Ces premières évasions furent camouflées par le commandement du Centre. Mais le pas était franchi. Et la réussite des premiers entraîna des désertions de plus en plus fréquentes. L'attitude des cadres de cette période fut primordiale : ils couvraient les fuites et les facilitaient sans doute. L'isolement d'Audinac, le fait que le Centre était loin de Vichy, probablement le désarroi des gouvernants devant cette situation ont probablement permis de passer facilement sous silence ces départs limités.

Il n'en fut pas de même quand, à une date non déterminée - décembre 42 ou janvier 43 - une trentaine de cadets s'évadèrent du chalet d'Ustou et réussirent à passer la frontière. Cette importante évasion ne pouvait être cachée. Le commandant du Centre fut arrêté et emprisonné. Le camp de montagne d'Ustou fut supprimé.

TROIS ÉVASIONS COUP SUR COUP

Un jour arrive la fracassante nouvelle du débarquement américain en Afrique du Nord le 8 novembre 1942... aussitôt suivie le 11 par l'invasion de la Zone Libre par les Allemands. C'est une catastrophe : les Allemands vont arriver... c'était bien la peine, pour les écoles d'Enfants de troupe, d'opérer un "repli en zone libre" !... C'est le déclic : le 29 novembre au matin trois cadets "disparaissent". Sur le registre du camp leur "disparition" est consignée avec la mention : "*a vraisemblablement franchi la frontière pour passer en Espagne*".

Un de ces trois cadets, Jean Arnaud, raconte ¹ :

"Le 30 novembre, 4 heures du matin, nuit magnifique et glacée

6 heures : cirque de CAGATEILLE. Coulées de glace sur la piste, premières encoches au piolet" (par prudence, les brodequins étant dépourvus de "mouches"). N'ayant repéré aucune amorce de piste, notre itinéraire fut surtout une course "tout terrain".

12 heures : surplomb du lac de la Hillette

14 heures : sommet atteint : grande fatigue

Au revoir la France. A bientôt. Le Rubicon est franchi.

Sans découvrir la moindre piste, la course continue jusqu'au crépuscule. Nuit très froide accrochés sur un versant à forte pente. Nous attendons l'aube grise du 1^{er} décembre pour descendre dans la vallée. Sentier sinueux, rencontre avec deux bergers et, avant les premières maisons du village (Tabascan) c'est la prise de contact, soudain, avec un homme armé, sans doute un garde-frontière... "

¹ Récit tiré de l'ouvrage "Historique du Centre d'Education Bayard", du Colonel (H) Robert Travaillot (déjà cité).



*Depuis le Port de Couillac.
En contrebas l'étang de La Hilette*

Le lendemain 30 novembre, c'est onze cadets qui ont à leur tour "disparu" ! L'encadrement du camp a visiblement "fermé les yeux" ... son commandant le paiera cher.

Le jour suivant, un troisième groupe, de vingt-quatre cadets prend à son tour le chemin de l'Espagne. Jean est parmi eux.

Le remarquable ouvrage déjà cité, écrit par le colonel Robert Travaillot, qui retrace l'histoire du Centre d'Audinac-les-Bains et de ses cadets, comporte la photocopie du rapport d'un responsable administratif du Centre d'Audinac qui rend compte au préfet de l'Ariège de "manquements aux appels", avec les noms des élèves manquants.

Le nom de Jean Le Goff figure dans la liste des absents du 1^{er} décembre 1942.

Ces évasions ne seront connues que "tardivement" par le commandement et encore plus par les autorités qui travaillent ou collaborent avec les Allemands. Néanmoins la réaction ne se fait pas attendre et le 13 Décembre 42 le Capitaine BIE, commandant le Centre est arrêté. Il est provisoirement remplacé par l'Adjoint administratif CARDI qui, le 14 Décembre rend compte des absences au Préfet de l'Ariège.

Les documents officiels reproduits ci-après confirment les noms des "absents aux appels" pour la période de la fin novembre et début décembre 42 :

CENTRE D'EDUCATION "BAYARD" AURIGNAC, le 14/12/42

 AUVIGNON-LES-BAINS par
 St GIRON
 (Ariège)

LE PRÉFET FRANÇAIS
 ARRIVÉE
 17 DEC 1942
 1346

L'Adjoint Administratif de 3^e C
 CARDI, Directeur du Centre d'Éducat:
 "B A Y A R D"

Monsieur le Préfet de l'Ariège
 A F O I X

BORDUREAU D'ENVOI

Mature des pièces	Noms & Prénoms	Observa
Signalements d'élèves manquant aux appels depuis le :		
- 22 Novembre 1942 (: ARNAUD Jean	:
	: CHRISTIEN Lucien	:
	: COLENE Louis	:
	:	:
- 30 Novembre 1942 (: DANQUIGNY I André	:
	: ALLAIN Yves	:
	: LESSELS Jean	:
	: WULFF Albert	:
	: SEMET Georges	:
	: JEAN Paul	:
	: CHRISTIN Jules	:
	: PIERRE Paul	:
	: POIRoux Paul	:
	: MARRÉ Gilles	:
	: MAROT Marcel	:
	:	:
- 1 ^{er} Décembre 1942 (: MATNIS Charles	:
	: MARIOT Serge	:
	: ARAGON André	:
	: REGNAULT Roland	:
	: MORIN André	:
	: JACQUET René	:
	: BARE René	:
	: BÉRY Jean	:
	: CHALMUREAU Lucien	:
	: CATSSETTE Armand	:
	: SALLIN Louis	:
	: LE COE Henri	:
	: COIGNON Guy	:
	: VIGNIE Yves	:
	: MASSE Georges	:
	: DURON Henri	:
	: AQUIE Jean	:
	: NICOLAS René	:
	: BERNARD Pierre	:
	: BERNARD André	:
	: BÉRY René	:
	: VITTE Pierre	:
	: RIEU Pierre	:
	: LE GOFF Jean	:
	:	:
- 13 Décembre 1942 (: BÉRY René	:
	: BOULAFFE Henry	:

IRE MEDICAL
 Eau

LE PORT DE COUILLAC

Jean se souvient de la présence avec eux, d'un jeune du pays. Départ de bonne heure, les cadets sont en uniforme impeccable, bien équipés avec sac à dos et bâton ferré, direction Stillon, vers le sud. C'est un chemin assez agréable au début ; on longe un ruisseau à l'eau limpide... jusqu'à un cirque magnifique¹. Puis c'est la montée raide, longue, épuisante, ce que les montagnards appellent une "bavante", sur un terrain partiellement enneigé et verglacé... Enfin on arrive au lac, un lac dans un décor sauvage.² Le soir, halte dans une bergerie, dans la paille. C'est comme une randonnée de vacances, avec l'anxiété en plus... car demain c'est le grand inconnu !...

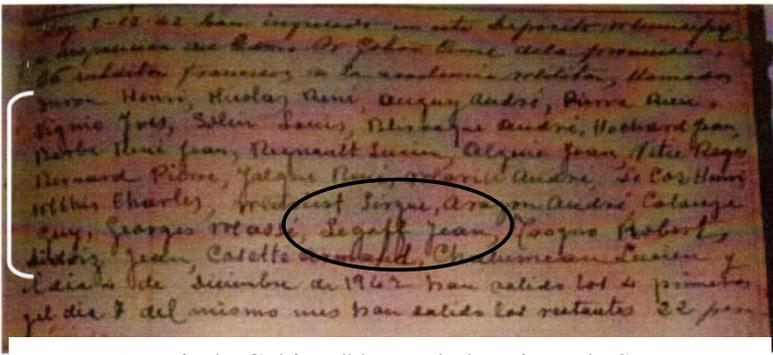
Départ alors qu'il fait à peine jour. Ici, plus de sentier, il faut se diriger à l'estime, en tout-terrain. Aujourd'hui pour les bergers et les montagnards, cette voie est balisée de cairns³. Le col du passage vers l'Espagne⁴ n'est pas loin mais, plus on s'en approche, plus la pente est raide. Pour ces garçons de 17 ans, en excellente forme physique et... justement en stage d'entraînement à la montagne, c'est une mémorable randonnée.

¹ Le cirque de Cagateille (1 200 m), excursion aujourd'hui très appréciée des touristes.

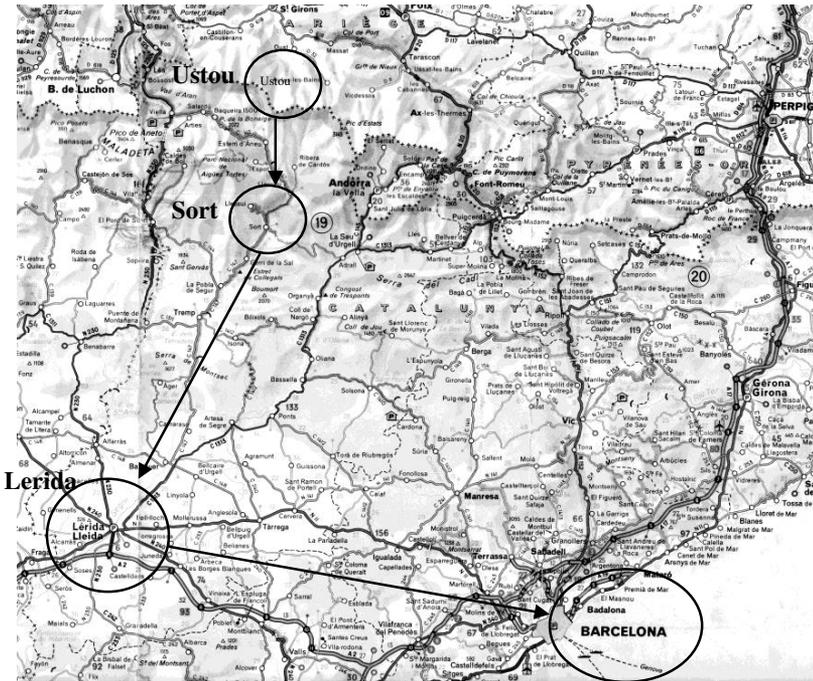
² L'étang de La Hilette (1 800 m)

³ Cairns : amoncellements de pierres en pyramide ou en colonne, pour indiquer, par mauvaise visibilité, qu'on est bien sur la bonne voie.

⁴ Port de Couillac (2 416 m)



Extrait du Cahier d'érou de la prison de Sort



SORT

Au col, ils se séparent de leur jeune accompagnateur, qui redescend vers sa vallée, non sans leur donner ses consignes : *"Continuez le sentier à la descente... au premier village présentez-vous aux habitants. Ils vous hébergeront et vous feront bon accueil..."*

De fait l'accueil des villageois espagnols n'est pas mauvais : répartition dans les familles, repas, hébergement... et même, on peut percevoir du côté des jeunes filles, des regards pleins d'admiration pour cet uniforme qu'elles ne connaissent pas : celui des Enfants de troupe français.

Tout portait à profiter de cette bonne halte... sauf qu'au matin le réveil est brusqué. Une agitation envahit le village : un bus de la *Guarda civil* est là. Embarquement sans délai. Direction : la petite ville de Sort, où nos gaillards vont connaître leur première nuit de prison... Ils sont toujours en uniforme... traités correctement mais sans ménagement.

À Sort le groupe est scindé en deux : une partie est dirigée vers le camp de concentration de Miranda de Ebro, l'autre partie, dont Jean, vers la prison de Lerida : immense établissement carcéral installé dans un ancien Séminaire (le *Seminario viejo*).



Le Seminario viejo de Lerida



Source des photos : Internet

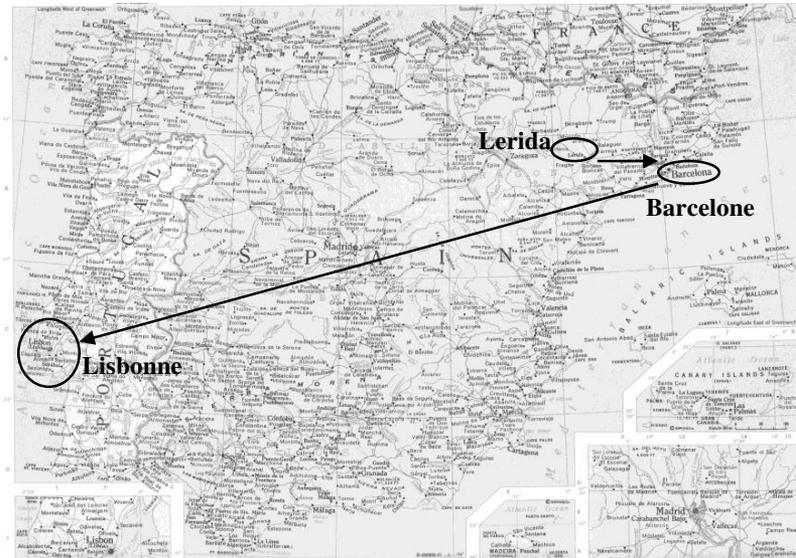
LERIDA

Le *Seminario viejo* est une immense prison rendue tristement célèbre par les témoignages d'un grand nombre des internés qui y sont passés. Il y avait là des prisonniers espagnols (Républicains et "Droit commun") et des prisonniers (français et étrangers) évadés de France par les Pyrénées... Conditions de vie horribles : nourriture infecte, vermine, hygiène effroyable... Dans cet univers notre groupe d'Ustou reste soudé. Jean vend peu à peu tout ce qu'il a pour acheter quelque nourriture, surtout son précieux uniforme ; il aura désormais la tenue des prisonniers espagnols : un pantalon, une chemise et des espadrilles... tenue qui, non remplacée, prendra un aspect lamentable...

Jean ne perd pas espoir ; il sait que les Français sont parfois libérés, mais quand et comment ?

Enfin, un jour de fin avril ou début mai 1943, arrive la décision espérée : le groupe, tout le groupe d'Enfants de troupe, est libéré. Pas d'explications ... c'est, au sens propre, une mise à la porte de la prison, un dépôt dans la rue... Le Groupe n'est plus comme à Ustou ce groupe de fringants jeunes gens en uniforme mais un groupe d'hommes sales et en guenilles. Au moment de leur sortie, un gardien de prison leur dit : *"Quelqu'un vous attend ; il est de l'autre côté de la rue ; il vous fera des signes ; n'allez pas vers lui, suivez ses signes en restant sur votre trottoir"*

Et de fait, il y a un homme, un inconnu, qui leur indique de la main la direction à suivre. C'est curieux et intrigant, mais que faire sinon suivre ses instructions ?... Ils ne reverront jamais cet homme... Et en marchant dans la direction montrée, ils arrivent... à la gare.



Le périple en chemin de fer en Espagne et au Portugal

DE TRAIN EN TRAIN

À la gare de Lerida, nouvelle surprise : un homme, un autre inconnu, contacte ce groupe de jeunes gents (qui, certes, était bien identifiable !). Il leur donne des billets pour Barcelone et les fait monter dans un train de voyageurs ! En route donc, pour Barcelone...

Arrivés à Barcelone, encore une surprise : le groupe est attendu ! Toujours dans la discrétion, on leur donne quelque ravitaillement : biscuits et boissons... Pas de commentaires, pas de questions... "*Montez dans ce train!...*"

Et commence un nouveau voyage, quelque peu surréaliste : voyage de nuit, peu d'arrêts. C'est un train spécial, sans autres voyageurs. Dans le milieu de la nuit, on entrevoit au loin par les fenêtres dans le noir les lumières de la banlieue de Madrid. Au petit matin, passage de la frontière portugaise.

Passé la frontière, le train roule encore et puis, surprise : on voit la mer ! L'océan !... C'est l'arrivée à Setubal, ville portuaire à 50 km au sud de Lisbonne. Dans le port, un paquebot battant pavillon français : le Sidi-Brahim !

Le périple, plutôt rocambolesque, de Jean en Espagne, appelle une explication. Comment se fait-il que l'Espagne franquiste ait "laissé passer" de 1940 à 1944 tout le flot des évadés de France (on l'estime à 40 000) lesquels, par Gibraltar ou par d'autres portes (ici le Portugal) ont abouti à Londres ou à Casablanca ? Une logique idéologique aurait dû conduire Franco à refouler ces évadés vers le gouvernement de Vichy, ou carrément les livrer à l'Allemagne. En fait, le gouvernement espagnol a trouvé intérêt à "monnayer" leur passage. Il a discrètement passé des accords avec les Américains, lesquels "achetaient", au sens propre, ces fugitifs, contre la livraison de céréales et d'engrais, dont l'Espagne avait grand besoin. Mais il ne pouvait pas le faire ouvertement car cela aurait été inamicale envers la France de Vichy et surtout envers Hitler, qui l'avait aidé à prendre le pouvoir. Aussi, officiellement, il les mettait en prison ou en camp, pour ensuite discrètement favoriser, sinon organiser leur transit. Cela explique les transferts successifs, de train en train, jusqu'au point de sortie du territoire espagnol, avec intervention du train spécial et de mystérieux inconnus...

EN MER

Nos jeunes gens n'en croient pas leurs yeux... mais l'heure n'est pas aux états d'âme ! On embarque sans traîner... Nos Enfants de troupe évadés par Ustou ne sont pas seuls, loin de là : il y a beaucoup de fugitifs, ayant traversé les Pyrénées par d'innombrables voies...

Sur le Sidi-Brahim, pour tous c'est le paradis : il y a des couchettes, et des repas !

Mais aussitôt c'est le désarroi : le bateau met cap au Sud ! C'est la direction opposée à celle de Londres. Amère déconvenue pour Jean et ses camarades qui voulaient rejoindre De Gaulle et la France Libre ! Les passagers, les "évadés de France" n'ont aucun contact avec l'équipage. Mais la rumeur se répand : on va à Gibraltar. Deux ou trois jours de mer... Au fait, Gibraltar c'est une terre anglaise : tout espoir de rejoindre Londres n'est pas perdu !

Mais la destinée de Jean n'était pas d'aller à Londres. Le bateau n'entre pas en rade, il jette l'ancre au large... donc pas de débarquement à Gibraltar... On attend... Enfin le Sidi-Brahim reprend sa navigation, avec anxiété car chacun sait qu'en Atlantique rodent les U-boats, ces sous-marins allemands qui ont déjà envoyé par le fond des paquebots français semblables au Sidi-Brahim. La route vers le sud se poursuit jusqu'à... Casablanca !

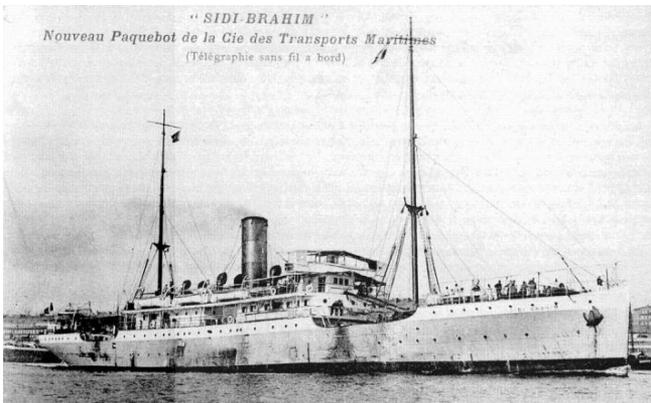
L'histoire d'un bateau

Le Sidi-Brahim est un paquebot mixte (fret et passagers) de 2 427 t construit en 1911 au Royaume-Uni pour la SGTM (*Société Générale des Transports Maritimes à vapeur*, établie à Marseille). Il assure régulièrement les liaisons entre Marseille et l'Afrique du Nord. Pendant chacune des deux guerres mondiales il est utilisé comme transport de troupes.

En 1941, Il est désarmé à Bougie, mais échappe au bombardement de Bougie et gagne Alger. De 1942 à 1944, il assure sans discontinuer le transport d'évadés de France, intégré dans des convois sous protection américaine.

Le 1^{er} Février 1944, il est attaqué par l'aviation allemande. Manœuvrant habilement, il évite deux torpilles lancées à moins de 800 m et avec ses mitrailleuses parvient à abattre l'un des 40 appareils de la 2^e Fliegerdivision.

Cédé à la Turquie en 1951, renommé **Umram**, et immatriculé au Costa-Rica le bateau sera livré à la démolition à Savone (*Italie*), en février 1954.



DANS LES FORCES FRANÇAISES LIBRES

Nous sommes dans la première quinzaine de mai 1943 ; les Américains sont au Maroc depuis six mois. L'accueil des évadés de France y est devenu une routine : ce sont des militaires français qui accueillent nos jeunes gens, assistés de la Croix-Rouge. Aussitôt, orientation, selon leurs profils, de ces arrivants français. Pour les autorités d'accueil, des anciens Enfants de troupe qui, à 18 ans, viennent tout droit d'un Centre de formation de cadres militaires constituent des recrues de choix.



Interrogatoire serré sur leur histoire particulière et leurs motivations ...

Enfin, l'aboutissement tant attendu :

"Dans quelle arme voulez-vous servir ? Signez ici..."

Jean opte pour le statut EVDG (Engagé Volontaire pour la Durée de la Guerre) et choisit le "Service général des troupes coloniales". Après quinze jours de repos et de mise en condition passés à Marrakech, Jean est dirigé vers un Centre d'instruction à Mostaganem¹, puis, après six semaines d'entraînement, vers son régiment d'affectation : le 13^e RTS (Régiment de Tirailleurs Sénégalais) ²

En avril 1944, une grave crise de paludisme nécessite hospitalisation et convalescence à Oran. Pendant ce temps sa Division³ a quitté l'Oranie pour la Corse. Il la rejoindra en juin 1944, pour contribuer à la prise de l'île d'Elbe. Son régiment aura 122 tués ; Jean s'en sort indemne.

Mais le 27 juillet, au cours d'un exercice de tir à la grenade anti-char, à Vivario en Corse, Jean est gravement blessé : multiples brûlures et perte irrémédiable de l'œil gauche.

Son invalidité ne l'empêche pas de poursuivre une carrière militaire, cohérente avec la détermination qui le fit franchir les Pyrénées, le 1^{er} décembre 1942, pour s'engager dans les Forces Françaises Libres.

¹Le C.I.O.T.C. (Centre d'Instruction et d'Organisation des Troupes Coloniales)

² Jean intègre le 1^{er} juillet 1943, le 2^e Bataillon du 13^e RTS, qui à ce moment, est en bivouac près de l'embouchure du fleuve Ché-liff. Il sera chargé des fonctions de vaguemestre et assurera quotidiennement les liaisons entre son Bataillon et la poste d'Aïn-Tédélès.

³ La 9^e DIC (Division d'Infanterie Coloniale) qui comprend les 4^e, 6^e, et 9^e RTS.

EN GUISE D'ÉPILOGUE

Après son périple ariégeois et espagnol, après son engagement à Casablanca dans les forces combattantes et après la campagne de France, Jean reste dans l'Armée.

C'est à Alger, où il a été rapatrié sanitaire après son accident en Corse, qu'il rencontre celle qui va partager sa vie, Ginette, qu'il épouse en 1947. Lorsqu'en 1951 il est désigné pour partir en Indochine, Ginette s'engage aussitôt dans les PFAT (Personnels Féminins de l'Armée de Terre) pour partir elle aussi en Indochine et ainsi se rapprocher de lui. Revenu à Alger en 1953, il passe avec succès le concours d'Officier du Service de l'Intendance et reste en Algérie jusqu'en 1962. Il vivra les drames de la Guerre d'Algérie.

Ensuite c'est l'Allemagne, au plus fort de la Guerre froide. Jean était présent et se souvient avec émotion du jour où, à Berlin-Ouest, le 26 juin 1963, JF Kennedy prononça sa fameuse phrase "*Ich bin ein Berliner*".

Mais Jean se sent alors plus administrateur que soldat. Fin 1965, il saisit une opportunité de retraite militaire anticipée pour changer de voie et intégrer l'Éducation Nationale. Cela le mènera successivement au rectorat de Rennes, puis à la Faculté de Médecine de Toulouse, où il sera en charge du Service des Examens.

Après la fin de sa carrière civile en 1982, il reste dans la ville rose entouré de l'affection de ses enfants Jean-Louis et Pascal. Durant l'année 2009, il a la douleur de perdre son épouse Ginette.



Jean Le Goff décède en janvier 2020, à l'âge de 95 ans.

SOMMAIRE

Note de l'auteur	p. 3
L'Enfant de troupe	p. 7
Audinac-les-Bains	p. 11
Le Trein d'Ustou	p. 15
Trois évasions coup sur coup	p. 21
Le Port de Couillac	p. 25
Sort	p. 27
Lerida	p. 29
De train en train	p. 31
En mer	p. 33
Dans les Forces Françaises Libres	p. 35
En guise d'épilogue	p. 37

Évadé de France par Ustou

Dépôt légal : juillet 2021

Texte sous licence CC-BY-SA

ISBN version papier : 979-10-699-7467-8

ISBN version électronique :

Auteur : Jean-Claude Marcel marcel-jc@wanadoo.fr

Édité le : juin 2021

Éditions JCM 19 avenue Émile Zola, 31520 Ramonville

Achevé d'imprimer : juillet 2021

Imprimeur :

Espace Repro 87 route de Narbonne, 31400 Toulouse

Évadé de France par Ustou



En décembre 1942, un garçon qui n'a pas encore 18 ans décide de franchir à pied les Pyrénées pour rejoindre les Forces Françaises Libres. Ce garçon, c'est Jean Le Goff, alors en école d'Enfants de troupe. Avec quelques camarades il profite d'un séjour d'entraînement dans la vallée d'Ustou pour passer en Espagne.

Il atteindra son but, non sans connaître les prisons franquistes, et vivre une rocambolesque traversée de l'Espagne en train. Pour finir, c'est au port de Setubal, au Portugal, qu'il embarque pour Casablanca, où il rejoint les Forces Française Libres.

Jean Le Goff est resté très discret sur son histoire... jusqu'en 2014, date à laquelle il accepta de raconter son périple à Jean-Claude Marcel, qui a estimé qu'il fallait en faire un témoignage pour l'Histoire.

Jean-Claude Marcel réside en pays toulousain. Ingénieur général honoraire de l'Aviation Civile et ancien pilote, il fut aussi un fervent pratiquant de la montagne ariégeoise.

Il est également l'auteur d'une saga familiale *Toulouse... un retour* qui est consultable et téléchargeable sur internet :

<http://dunwich.org/jcm>



ISBN 979-10-699-7467-8



9 791069 974678 >

10,50 € TTC

Illustration de couverture :

Jean Le Goff à seize ans, en uniforme d'Enfant de troupe